

Berque, Augustin (2000) *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin, 271 p. (ISBN 2-7011-2381-X)

Marcel Bélanger

Volume 45, numéro 124, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022950ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022950ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, M. (2001). Berque, Augustin (2000) *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin, 271 p. (ISBN 2-7011-2381-X). *Cahiers de géographie du Québec*, 45(124), 133–134. <https://doi.org/10.7202/022950ar>

Cet ouvrage retient l'attention. En ce qu'il pose, non pas le corps de l'homme, mais l'homme comme corps au centre de l'appareil conceptuel de la géographie. En ce qu'il jette un nouvel éclairage sur les concepts de cité et de paysage. En ce qu'au départ d'une formule assez intuitive, celle de « paysage empreinte, paysage matrice », il propose une explication qui prend l'allure d'une construction finalement très ambitieuse. Une construction où l'on circule au sein d'une argumentation dont le fil conducteur, « renaturer la culture, reculturer la nature », conduit l'auteur à une critique radicale de la modernité. Le propos n'est certes pas nouveau, mais il prend ici l'allure particulière d'une élaboration qui, voulant aller au fond des choses, met la géographie humaine à l'avant-scène de notre époque.

La démarche de l'auteur est singulière et n'est accessible qu'au prix d'une lecture et d'une relecture attentives de chapitres organisés autour de mots-clés, tels que lieu, monde, univers, mouvance, sens, prises, foyer, cité. Faisant profiter le lecteur de son expérience exceptionnelle qui, d'Occident en Orient, traverse les civilisations et les époques, Augustin Berque use de moyens inhabituels. Ces moyens sont, d'une part, l'analyse de textes empruntés à diverses époques et à plusieurs langues étrangères, domaine d'une érudition qui force l'admiration; ce sont, d'autre part, le recours au langage des philosophes, car « il manque à l'ontologie une géographie, et à la géographie une ontologie » (p. 9). Par sa méthode, cet ouvrage séduit et déconcerte. Il séduit parce qu'il repose agréablement du *deus ex machina* des structures spatiales; mais il déconcerte aussi parce qu'il comporte des avancées dont la critique échappe à la géographie comme telle. Dire par exemple du *mundus* latin qu'il n'a rien à voir avec la transcendance (p. 39), c'est aller très loin dans des certitudes que l'on souhaiterait mieux partager avec l'auteur.

Que l'on adhère ou non aux interprétations d'ordre philosophique ou anthropologique qui jalonnent cet ouvrage, la méthode d'Augustin Berque ouvre de très intéressantes perspectives sur cette géographie souterraine des significations que l'on rencontre tôt ou tard lorsque l'on approfondit l'analyse. Ainsi, la « *chôra* », ce toponyme de la contrée dont Platon a beaucoup parlé, n'apparaît « point seulement archaïque ou originelle (...); mais originaire (au fond de notre être) » (p. 25). Elle nous met sur la piste d'un *mundus* qui réside « dans le sous-sol ténébreux, se déterminant lui-même depuis les origines » (p. 39). Que l'on ne s'y trompe pas! Ces références aux auteurs classiques ne sont pas là pour appuyer de très modernes explications. Bien au contraire, elles attestent l'existence d'un monde antérieur, d'un monde que le dualisme moderne n'avait pas encore biffé du processus humain. Dans une perspective analogue, on constate qu'il y a deux mille ans, la Chine pensait la ville dans « l'indissociable combinaison de figures géométriques imposées par l'esprit, avec la contingence des réalités géographiques » (p. 41). La mondanité chinoise », c'est-à-dire le monde chinois

en lui-même, donne ainsi « l'exemple le plus achevé du cadrage d'un monde en son centre » (p. 44), ce qui a pour conséquence d'installer la Chine dans ces étonnants jeux de significations qui caractérisent la cosmologie du Ying-Yang et de l'Aller-en-Cinq. La Chine est donc jusqu'à maintenant demeurée très proche de la contrée originaire.

Cette proximité aux origines connote aussi la proximité du corps au milieu. Par de multiples développements qui empruntent à la Rome antique et à la forme archétypale de la ville chinoise, et qui trouvent aussi un appui chez de nombreux auteurs et notamment auprès du philosophe Martin Heidegger et du préhistorien André Leroi-Gourhan, Augustin Berque réactualise un vieux mot de la terminologie géographique. L'écoumène (qu'il emploie au féminin) « est sortie de notre propre chair (...). Elle est la *trajection* de notre corporéité dans les choses de notre milieu » (p. 98), proposant par là un néologisme qui désigne le « mode écouménal de l'être (lequel) ne relève ni proprement de l'objectif ni proprement du subjectif » (p. 93). C'est pourquoi, au-delà du corps social, il y a le *corps médial* qui « n'est pas le corps animal; mais (qui) n'en est pas non plus simplement la projection; il en est la trajection » (p. 129). C'est ainsi dans un véritable corps de théorie (et pourquoi pas, dès lors que la géographie trouverait son centre dans l'homme comme corps!) que l'auteur nous entraîne. Il le fait en usant de deux notions jumelées l'une à l'autre, tout au long de ce qui devient une longue et persistante argumentation parsemée de rappels pédagogiques. Ces notions sont celles de foyer et d'horizon, lesquelles apparaissent pour la première fois dans la double définition du *mundus* romain, à la fois monde et univers et trou circulaire creusé dans le sol, la « mondanité » de Rome possédant ainsi « en elle-même son foyer, son horizon et les orientations cardinales qui (...) ordonnent les régions de la terre » (p. 39). Autant il faut en saluer la féconde et courageuse introduction, autant ces notions demeurent difficiles. Il n'est pas certain qu'elles trouvent ici toute leur expansion, ni l'exacte définition qui en assurerait la parfaite maîtrise.

À parcourir cet ouvrage, on ne cesse de s'étonner, tellement il est riche d'observations et de références. À tel point que l'on pourrait s'y perdre s'il n'était accompagné d'un triple index fort détaillé. À le fréquenter, on traverse le monde d'une bien singulière, mais bien provocante manière. On apprend qu'en nommant le monde, on est confronté à conjuguer le sujet et le prédicat et que cela ne s'accomplit pas sans risquer les égarements dont l'homme est parfaitement capable. Et si l'on est géographe, on se pose bien des questions après avoir été remué aussi profondément dans l'espace des mots. Et l'on se dit que si le mot même de pays n'occupe pas une place de choix dans ce vocabulaire de l'écoumène, c'est sans doute qu'il est irrémédiablement compromis par la capture qu'en fait l'État moderne. Et que si le terme même d'endroit, fidèle compagnon du sens, n'y apparaît pas non plus, c'est sans doute que sa droiture se trouve déjà dans la quadrature du quadriparti. Et l'on se réjouit aussi finalement de ce qu'un ouvrage aussi audacieux conserve tout au long sa crédibilité, annonçant peut-être d'autres cheminements qui viendraient confirmer la justesse des concepts novateurs qu'il propose.

Marcel Bélanger
Université Laval